

Toronto International Film Festival « ... il y a encore un grand cinéma qui se fait... »

Pierre Pageau

Number 269, November–December 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63523ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pageau, P. (2010). Toronto International Film Festival : « ... il y a encore un grand cinéma qui se fait... ». *Séquences*, (269), 8–9.

Toronto International Film Festival

« ... il y a encore un grand cinéma qui se fait... »

L'événement majeur du TIFF cette année a très certainement été l'ouverture du complexe cinématographique « Bell Lightbox / Festival Tower », le 12 septembre. Il faut imaginer un croisement entre la Cinémathèque québécoise et un Ex-Centris avec cinq salles.

PIERRE PAGEAU

Ce complexe possède effectivement cinq salles de cinéma. La plus grande (470 places) peut présenter des films en 70 mm (on y présentera la vraie version, style Cinérama, de **2001, L'Odyssée de l'espace**). La salle 3 (231 places) récupère celle de l'ancienne Cinémathèque Ontario et servira à présenter les 100 meilleurs films de l'histoire du cinéma. Il y a un centre de documentation, des salles de conférence et d'exposition (une exposition d'œuvres graphiques de Tim Burton est annoncée pour bientôt), deux restaurants (un plus économique au premier étage, un second plus haut de gamme au second). L'espace global est très ouvert. Les murs peuvent servir d'écrans. On utilise présentement une partie de ces murs pour la projection d'une œuvre expérimentale de Guy Maddin. L'édifice aura coûté 196 millions, dont 22 provenant de la famille du cinéaste Ivan Reitman. Dans une perspective de rentabilité, on a érigé une tour à condos de 46 étages au sein du grand complexe.

Pour assurer sa survie économique, ce festival attirait un grand nombre de films hollywoodiens et les vedettes qui s'y rattachent (cette année: Robert DeNiro, Nicole Kidman, Edward Norton, Matt Damon, etc.). La grande majorité des films américains présentés en *World Premiere* sont banals. En tant que juré pour la Fipresci j'en ai vu au moins une vingtaine, j'en retiens deux: **Beginners** (Mike Mills) et **Rabbit Hole** (John Cameron Mitchell). Deux films qui ont des qualités certaines, aussi bien de scénario que de mise en scène.

Beginners est le récit d'une relation entre un fils (Ewan McGregor) et son père (Christopher Plummer). Le père fait un « coming out » à 75 ans, après avoir été marié pendant 40 ans; sa vie change, sa garde-robe aussi. Le fils a bien des difficultés avec cette nouvelle au moment où il tente d'établir un rapport amoureux avec une fille qu'il aime. Le film est donc construit sur ces deux récits, qui se croisent et se répondent. Le père va mourir d'un cancer, il a le réconfort d'un amant et d'un groupe d'amis gays qui l'appuient. Pendant ce temps, le fils a bien des difficultés. Le film est à la fois réaliste et très dramatique (dans sa façon, par exemple, de représenter la vie quotidienne de Los Angeles). Mais il est aussi très drôle par moments (en particulier lorsqu'on assiste aux dialogues entre le fils et son chien, avec sous-titres au bas de l'écran). Il s'agit d'un film américain indépendant (Mike Mills est scénariste et réalisateur), fait avec beaucoup de tendresse et de clarté narrative.

Rabbit Hole est, à l'origine, une pièce de théâtre et cela se sent, pour le mieux. La structure dramatique est solide, le propos sérieux. Il s'agit de parents qui vivent un deuil autodestructeur; ils ont perdu lors d'un accident leur seul enfant, âgé de quatre ans. Nicole Kidman, qui joue la mère (il s'agit ici d'une très grande prestation), va rencontrer l'adolescent qui est responsable de la mort de son enfant. Elle tente de retrouver un équilibre psychologique et, par le fait même, de sauver son mariage. Le réalisateur, John Cameron Mitchell, est celui qui nous a donné



PHOTO: Le Bell Lightbox / Festival Tower

le film indépendant, presque underground, **Shortbus** (2006). Dans ce film, il nous montrait des comportements sexuels qui questionnaient notre façon de voir les rapports entre les sexes. Avec celui-ci, il prolonge son questionnement en étudiant les comportements de la mère et de son mari (Aaron Eckart). Nous sommes en présence d'un drame comme le cinéma américain classique nous en a donné beaucoup, déguisé sous la forme d'une comédie noire. Et, dans ce genre, il s'agit d'un excellent film, bien dirigé, bien mis en scène.



Mothers

Le jury de la Fipresci a donné son prix au documentaire français **L'Amour fou** (de Pierre Thoretton). Ce film nous rend l'âme de ce grand créateur de mode que fut Yves St-Laurent d'une façon concrète, à travers des lieux et des objets d'art qui lui ont appartenu et le représentent bien. Un poète se demandait : « Objets, avez-vous donc une âme ? » ; avec ce film, nous avons une réponse positive. Les maisons, maintenant vides, et les collections, qu'il faut maintenant vendre, témoignent bien de la nature triste, solitaire, de ce créateur de réputation internationale. Ce film peint aussi, d'une façon très cinématographique, et avec beaucoup d'émotions, la relation d'amour (« l'amour fou ») entre Yves St-Laurent et Pierre Bergé. Des travelings, souvent latéraux, avec une musique mélancolique nous font ressentir le départ de ce grand créateur. Lorsque la nature est filmée, nous la percevons comme triste. La dernière partie du film insiste sur ces moments où Pierre Bergé doit apprendre à se séparer de la collection d'œuvres d'art qu'ils ont montée ensemble, témoignant ainsi de sa difficulté à se séparer des grands moments amoureux qu'il a vécus avec Yves.

De l'ensemble des films que j'ai vus (une trentaine), j'en retiens deux qui sont particulièrement originaux, puissants, et qui font la preuve qu'il y a encore du grand cinéma qui se fait. Il s'agit de **Mothers** (Milcho Manchevski) et **Essential Killing** (Jerzy Skolimowski).

Mothers (Majki) est un film à la fois sur les femmes et sur le cinéma. Le tout bien campé sur le territoire macédonien contemporain (que l'on découvre très universel en fait). Le film est divisé en trois parties. Ceci nous rappelle le premier film de Manchevski, **Before the Rain** (1994), qui portait en sous-titre « Un conte en trois parties ». Les deux premières parties de **Mothers**, plus courtes, sont clairement des fictions. La troisième,

plus longue, se présente comme un documentaire traditionnel. Dans la première histoire, deux jeunes filles (d'environ 10 ans) veulent dénoncer un exhibitionniste en fabriquant un récit; elles veulent, en fait, aider une amie qui a vraiment été confrontée à un exhibitionniste. Elles mentent et utilisent même de fausses images fabriquées avec l'aide de leur téléphone portable. Mais la police n'est pas dupe du stratagème. Dans la seconde partie, des documentaristes essaient de filmer, de comprendre, deux vieilles personnes (cousin et cousine) d'un patelin très éloigné. Ces vieilles personnes, bien que vivant pratiquement seules, ne se parlent plus depuis plusieurs années. Ces deux cousins refusent de participer au film et leur résistance devient alors le sujet principal de ce dernier. La troisième partie suit les traces d'un *serial killer* qui se spécialise dans des meurtres de femmes (presque toujours des mères). L'enquête judiciaire, que nous suivons, nous révèle que ce psychopathe a eu de sérieux problèmes de communication avec sa mère. Le film place les femmes au cœur de sa problématique; des femmes qui luttent, qui tentent de s'affirmer, de survivre. Peu importe le lieu d'origine ou l'âge.

Ce film est aussi sur le cinéma, dans la mesure où il pose des questions sur différentes façons de représenter la « réalité ». Dans les deux cas, **Mothers** est un film sur les perceptions, le brouillage toujours possible entre documentaire et fiction, sur la possible recréation des histoires et du passé. Comme dans **Before the Rain**, les trois récits se répondent; « Le cercle n'est pas rond », disait-on dans ce film; il s'agissait de démontrer que la guerre (interethnique) fait un cercle permanent; qu'elle revient toujours sous diverses formes. **Mothers** établit aussi un cercle, à partir de photos, celles que l'on brûle au début du film (que l'on retrouve ensuite avec le couple des vieux). Ou des photos que les deux jeunes filles du début fabriquent avec leur téléphone cellulaire et qui viennent clore le film. Des jeunes de partout dans le monde enregistrent et fabriquent leur réalité. Mais, surtout, Manchevski nous expose tout cela d'une façon très cinématographique.

Le film le plus beau, hypnotique, fascinant, et déconcertant aussi, a certainement été **Essential Killing** (de Jerzy Skolimowski). Un film qui en dit beaucoup avec peu, nous rappelant Robert Bresson par son art de la litote. Pour l'essentiel, il s'agit d'un réquisitoire contre la guerre, sa stupidité, son inutilité. La violence ne mène à rien. Le personnage principal (Vincent Gallo), qui ne dit pas un mot de tout le film, serait un combattant musulman; au départ, nous sommes quelque part en Afghanistan; il est fait prisonnier. La suite est l'histoire d'un homme pourchassé, qui doit apprendre à survivre dans les conditions les plus difficiles, jusque dans des contrées où l'hiver le plus rude règne (nous sommes quelque part dans les Pays de l'Est). Mais il ne s'agit pas d'un film-poursuite à l'américaine; nous sommes davantage dans une fuite, et une quête métaphysique (comme un Bresson ou un Tarkovski le ferait). Quelques flash-back peuvent apparaître superflus (ils nous montrent sa vie d'homme marié, son épouse, son enfant, et ses liens avec l'Islam), mais ils sont comme tout le film, pleins de non-dits. Ces non-dits sont cependant extrêmement significatifs, parlants. Bref, un grand film.